

Le choix d'une carrière vu par quelques philosophes et écrivains

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **75 (1946)**

Heft 8-9

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le choix d'une carrière

vu par quelques philosophes et écrivains

Le nom seul d' « Orientation professionnelle » est nouveau. La chose elle-même ne l'est pas. Il est intéressant de constater à ce sujet combien était vif l'intérêt que portaient philosophes, pédagogues, écrivains au choix d'une carrière. Ils ont compris très tôt que chacun n'était pas apte à embrasser n'importe quel état et que des dispositions précises étaient nécessaires pour se vouer avec succès et loyauté à telle ou telle besogne. Tout théorique que soit leur enseignement, il ne manque pas de nous apporter quelques lumières bien précieuses et, à ceux qui sont chargés d'éduquer et de diriger la jeunesse, une foule de thèmes à méditation.

Au IV^e siècle avant Jésus-Christ, le philosophe Platon, exposant dans ses dialogues la doctrine de son maître Socrate, fait comprendre à son disciple Calliclès que le choix d'une carrière est d'extrême importance. Il lui dit : « Au nom du dieu de l'amitié, Calliclès (...) ne prends pas mon langage pour une plaisanterie : car, tu le vois maintenant, quel sujet plus grave, plus capable de faire réfléchir même le moins raisonnable, que celui que nous disputons ? Il s'agit de savoir quel genre de vie nous devons adopter ¹. » Il est si riche sur ce sujet qu'on nous permettra de citer quelques glâtures. Veut-il choisir un disciple, un futur philosophe ? « Il faut prendre de préférence les plus fermes et les plus courageux et, autant que possible, les plus beaux ; mais il faut, en outre, chercher non seulement des caractères généreux et virils, mais encore des dispositions naturelles appropriées à l'éducation que nous leur destinons ². » Quelles sont ces dispositions ? « Il leur faut de la pénétration pour les études et de la facilité à apprendre ³. » « Il faut aussi qu'ils aient de la mémoire, une résistance invincible à la fatigue et l'amour du travail sous toutes ses formes ⁴. »

Selon Platon encore, la philosophie ne doit pas être abordée par des esprits bâtards, mais par des esprits bien nés. « Il ne faut pas être boîteux au travail... je veux dire laborieux pour une moitié des choses, paresseux pour l'autre ⁵. » Il est sévère dans ce choix du philosophe, parce qu'il jette son regard vers l'avenir et y voit plus l'intérêt de la communauté que la renommée de la philosophie : « Si nous prenons des hommes bien conformés de corps et d'âme pour les dresser à des études et à des exercices si importants, la justice elle-même n'aura aucun reproche à nous faire, et nous maintiendrons l'Etat et la constitution ⁶. » Que voilà belle matière à réflexion pour de nombreux universitaires !

Cependant, il s'agit jusqu'ici uniquement d'une sélection des esprits bien nés, dignes de pénétrer au temple de la philosophie. Mais un Etat ne peut vivre que du pain qu'apportent les Sages. Il faut des travailleurs manuels spécialisés dans des activités précises. C'est ainsi que Platon se met à jouer le rôle du con-

¹ PLATON, *Gorgias*, 500b-c ; *L'Ame grecque*, CHEVALIER ET BADY, p. 109.

² PLATON, *La République*, pp. 127-128.

³ *Ibid.*, p. 128.

⁴ *Ibid.*, p. 128.

⁵ *Ibid.*, p. 128.

⁶ *Ibid.*, p. 129.

seiller de profession : « Tout d'abord, la nature n'a pas donné précisément à chacun de nous les mêmes dispositions, mais elle a différencié les caractères et fait l'un pour une chose, l'autre pour une autre¹. » Aussi faut-il que chaque activité soit bien déterminée et que l'ouvrier ne soit pas une « bonne à tout faire ». Il pose la question à Calliclès : « Lequel vaut mieux de faire à soi seul plusieurs métiers, ou de n'en faire qu'un seul? »² La question est résolue, la réponse est donnée. Il ne faut point, selon Platon, de multiples occupations. Il faut une activité, l'apprendre et s'y attacher. « L'ouvrier ne doit pas quitter son ouvrage, comme si c'était un simple passe-temps. Il ne le doit pas. Par suite, on fait plus et mieux et plus aisément, lorsque chacun ne fait qu'une chose, celle à laquelle il est propre, dans le temps voulu, sans s'occuper des autres³. » Et ainsi, « le laboureur ne fera sans doute pas lui-même sa charrue, ni son hoyau, ni ses autres outils agricoles ; le maçon non plus ne fera pas ses outils ; ... ni le tisserand non plus, ni le cordonnier⁴. » De dialogue en dialogue, Platon peuple sa République de tous les travailleurs spécialisés dont un État bien organisé a besoin.

Mais dans ce monde idéal du philosophe, il y a place pour mécréants et gibiers de potence. Il y aura donc des juges que Platon choisit avec le même scrupule que le futur philosophe. Le juge « ne saurait être jeune ; il faut qu'il soit vieux ; qu'il ait appris tard ce qui est l'injustice, qu'il ne l'ait pas connue comme un vice personnel logé dans son être, mais qu'il l'ait étudiée longtemps, comme un vice étranger, dans l'âme des autres, et qu'il discerne quelle sorte de mal elle est par la science, et non par sa propre expérience⁵ ». Il en va de même pour le critique d'art qui a besoin de lumière et de courage⁶. Que de Platon nous faudrait-il pour nous aider à choisir nos représentants aux aréopages municipaux et gouvernementaux !

Que retenir de ce substantiel enseignement du philosophe ? Que l'on ne peut bien faire plusieurs métiers à la fois, que l'on ne peut s'adapter à tous les états, que l'on doit choisir sa carrière selon les dispositions que la nature nous a données, qu'il ne faut point quitter la profession qui nous est propre au risque de contracter une instabilité chronique. Il enseigne encore que le caractère qui nous est particulier nous dispose à telle ou telle activité et que, pour les professions libérales, les qualités de cœur et d'esprit passent avant toutes considérations matérielles : en aucun endroit il ne fait mention de la fortune paternelle ou personnelle.

Rabelais ne ressemble en rien à Platon. Il ne s'occupe guère du choix d'une carrière pour Gargantua, sinon en ce sens qu'il se rend compte que l'activité que lui proposaient ses maîtres, Tubal Holopherne et Jobelin Bridé, ne convenait en aucun point à sa nature, si bien que le géant élève en devint tout niais, rêveur et rassoté. Ponocratès lui fit prendre une purge d'ellébore d'Anticyre et l'entraîna à des exercices correspondant à ses dispositions physiques et mentales. Si Rabelais n'est pas aussi explicite que Platon, il n'en demeure pas moins intéressant. Que signifie cette satire dans ses livres, sinon la condamnation des

¹ PLATON, *La République*, p. 142.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ PLATON, *La République*, l. III, p. 141.

⁶ PLATON, *Les Lois*, l. II, p. 209.

méthodes d'éducation de l'époque et sa revanche sur le mauvais sort qui avait fait de lui, par erreur, un moine, et moine mendiant, à l'encontre de tous ses instincts qui furent comprimés et menacés pendant tant d'années ? Pourquoi jette-t-il son froc aux orties, sinon parce qu'il s'est fourvoyé et que le cloître gênait son corps non moins que son esprit ? Son thème est le libre épanouissement de l'être physique et moral, dans une activité correspondant aux dispositions dont la nature a fait don à son héros. Il ne s'agit point de livrer le jeune homme à lui-même, ce qui aboutirait à l'anarchie ou au désordre ; mais il s'agit de le conduire selon ses aptitudes. La correction d'une éducation faussée est possible, mais là encore il faut suivre la nature et ne point la brider trop brutalement parce que, dit Rabelais, « nature n'endure point mutations soudaines sans grande violence ¹ ». Ainsi, sous la satire, la bouffonnerie et la facétie, les livres de Rabelais, *La vie très horrifique du grand Gargantua* particulièrement, contiennent un précieux enseignement.

Michel Eyquiem de Montaigne est cependant plus riche, plus positif et plus précis. Ne dit-il pas, en parlant de l'éducation des enfants : « La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas âge et si obscure, et les promesses si incertaines et fausses, qu'il est malaisé d'y établir nul solide jugement. Il est difficile de forcer les propensions naturelles ; d'où il advient que, faute d'avoir bien choisi leur route, pour néant se travaille-t-on souvent et emploie-t-on beaucoup d'âge à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre nul goust ². » Voilà donc Montaigne jugeant impitoyablement parents et maîtres qui dirigent mal rejets et pupilles, faute de les mal connaître. Dans le domaine de ces erreurs, le XX^e siècle n'a rien inventé ! Mais d'où proviennent ces fautes de départ ? Où est la source des erreurs de jugement que l'on porte sur les enfants ? Par quoi ne faut-il pas se laisser induire en erreur ? Montaigne nous en donne la réponse en même temps que le remède : « Toutefois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer toujours aux meilleures choses et plus profitables, et qu'on ne doit s'appliquer aucunement à ces légères divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance ³. » Montaigne va plus loin encore. C'est parfait de savoir choisir entre une profession manuelle et une profession libérale. Mais encore faut-il opter pour un état, puisqu'il faut à chacun une activité bien déterminée, selon Platon : métier sur bois, métier sur métal, métier sur cuir, métier sur textiles. Ainsi pour les études. Il n'est pas donné à chacun de devenir bon juriste, bon écrivain, bon journaliste, bon professeur, bon chimiste, bon médecin. Il faut choisir selon ses propres aptitudes et intérêts, selon son éducation, selon son milieu, et non pas selon la fortune d'un oncle d'Amérique ou par une ambition mal mesurée. « S'il faut estudier, dit Montaigne, estudions un estude sortable à nostre condition ⁴. » Et ce n'est que par ce moyen, par un examen consciencieux, loyal et impartial de soi-même que chacun se trouvera à sa vraie place. Mais comme l'introspection n'est pas le fait des jeunes de seize ans, sauf exceptions, parents et maîtres devront prendre l'initiative de cette analyse.

¹ RABELAIS, *Gargantua*, chap. VII.

² MONTAIGNE, *Les Essais, L'Institution des Enfants*. Publ. soc. bibliophiles de Guyenne, t. I, pp. 103-104.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, t. II, chap. 28.

Cette conscience dans le travail est absolument de rigueur pour tous ceux qui ont pris pour tâche de diriger la jeunesse vers les différents chemins de la vie professionnelle. Ce choix entraîne après lui de si graves et lointaines conséquences, heureuses ou malheureuses, qu'il ne faut point s'étonner de voir la plupart des philosophes s'intéresser à ce problème. Il est cependant curieux de constater que Pascal, au cours de ses *Pensées*, s'y arrête. Pour lui, le bon choix d'une carrière est le moyen le plus efficace pour bien faire sa vie, pour bien suivre son propre chemin. De ce fait, cette option revêt immédiatement une importance considérable. « La chose la plus importante à toute vie est le choix d'un métier ¹. » Mais il fait aussitôt la remarque que l'homme n'utilise en cela que fort peu son intelligence et sa volonté après un jugement solidement établi. Au contraire, « le hasard en dispose ². » Mais le hasard n'existe pas. Tout acte est précédé de causes plus ou moins déterminées. Et Pascal se reprend : « La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs ³. » Et la coutume, c'est l'habitude, la tradition propre à une contrée, à un pays, tradition dans laquelle grandit et s'élève la jeunesse et dont elle subit inévitablement l'influence. « A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit ; . . . tant est grande la force de la coutume que, de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes ; car des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats ⁴. » La coutume est donc un cadre rigide qui oblige parfois l'homme à faire le métier pour lequel la nature ne lui a donné aucune disposition. Il y a donc contrainte. « C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature ⁵. » Heureusement cependant que cette nature ainsi malmenée reprend parfois ses droits et que, chassée par la porte, elle revient par la fenêtre. Ainsi parlait le fabuliste. Et Pascal précise : « Et quelquefois la nature la surmonte et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise ⁶. »

Dans son désir de voir l'homme mis à sa vraie place selon ses propres dispositions, selon ses instincts, selon sa nature, selon sa condition, Pascal rejoint Platon par-dessus Montaigne et Rabelais. Mais il appartenait à La Fontaine de flétrir les modes ridicules, aux conséquences parfois désastreuses, et les folles ambitions. Ce bonhomme est philosophe à ses heures, toujours observateur très fin et juge impitoyable. Combien d'hommes ne voit-il pas qui ne font pas le métier pour lequel la nature les a faits ? Pourquoi le savetier veut-il revenir à son état, qu'il a quitté en perdant sa quiétude, après avoir tâté de la finance ? Que signifient ces lions que Martin chasse vers le moulin, sinon ceux qui veulent jouer le rôle pour lequel ils n'ont point d'aptitude ? (L'âne vêtu de la peau du lion.) Il faut vivre selon sa nature et ne point vouloir faire un métier sans relation avec ses propensions natives. « Quiconque est loup agisse en loup », dit La Fontaine. (Le loup devenu berger.) Il est aussi ridicule de nourrir des ambitions démesurées qui nous obligent à n'être plus nous-mêmes : « Ne forçons point notre talent. » (L'âne et le petit chien.) Suivons donc la direction que nous montre notre talent et n'entreprenons pas à la fois plusieurs activités. A chacun son métier, et les poules. . . dit le proverbe. Et La Fontaine affirme :

¹ ² ³ ⁴ ⁵ ⁶ PASCAL, *Les Pensées*, II, 25, éd. V. Giraud, p. 457.

« Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu ne peux faire ici l'arboriste
Et ne fus jamais que boucher. » (Le cheval et le loup.)

Ne chassons donc point le naturel. L'artificiel est source d'erreurs et d'insuccès. Il est source aussi du ridicule, du plus bénin au plus ignoble. Pour se moquer de ceux qui s'en laissent tenter, par faiblesse ou par ambition, Molière les jette sur les tréteaux. Que sont tous ces médecins qui parlent latin de cuisine, ces Esculape à haute-forme et à robe noire, qui jugent de leur propre valeur par leur habileté à envoyer le plus grand nombre de malades au cimetière ? (Le Médecin volant.) N'est-ce pas une injure faite à la nature de sacrer médecin malgré lui et de le transmuier en charlatan, le pauvre Sganarelle qui ne demanderait pas mieux que de continuer à lier des fagots ? Peut-on manquer davantage de jugement que de vouloir faire d'un fils, l'ineffable Thomas Diafoirus, un médecin, parce que son père était médecin avant lui ? Que sont tous ces avocats à toques carrées, plus propres à conduire la charrue qu'à juger ? Où sont les juges à la grande pureté d'âme dont parlait Platon ? Enfin, peut-on faire apprendre la danse à un stupide lourdaud, l'escrime à un ventre trop plein ? On ne fait pas bon feu de tout bois. On ne contraint pas la nature impunément. Que chacun donc soit à sa place et le monde ne s'en portera que mieux. Si Molière revenait !

(A suivre.)

Cours de vacances pour instituteurs et professeurs du 15 juillet au 3 août 1946

Chaque année, l'Université commerciale, le canton et la ville de St-Gall organisent un cours d'allemand, destiné aux membres du Corps enseignant de la Suisse romande et italienne, dont la Direction est confiée à l'Institut sur le Rosenberg, St-Gall.

Ce cours est reconnu par le Département fédéral de l'Intérieur et les participants jouissent d'une réduction de 40 % sur l'écolage et de 50 % sur les tarifs des CFF. Le prix du cours avec réduction est de 30 fr.

Les participants pourront, s'ils le désirent, passer un examen pour l'obtention d'un certificat officiel d'allemand.

Pour tous renseignements plus détaillés s'adresser à la *Direction de l'Institut sur le Rosenberg, St-Gall*.

Bibliographie

A. SOUCHÉ et J. LAMAISON : *La grammaire nouvelle et le français*. I. Cours élémentaire. II. Cours moyen. Adaptation pour la Suisse de G. Guisan et A. Jeanrenaud. Librairie Payot, Lausanne. 1^{er} volume, 4 fr. 50 ; 2^e volume, 4 fr. 50.

Jusqu'ici, la grammaire ne dépassait pas la morphologie et se bornait à présenter les règles d'une manière dogmatique. Mais le corps professoral vient d'avoir une heureuse initiative en préparant pour l'enseignement secondaire un ouvrage d'un esprit tout nouveau.

Les auteurs ont divisé chacun des trois livres en leçons qui débutent toujours par un texte d'écrivain servant d'amorce à la matière grammaticale du chapitre. Les exercices qui suivent, de syntaxe, d'analyse logique, de vocabulaire, de dictée, de rédaction, sont autant d'applications appropriées du sujet traité. Le mot n'est plus considéré isolément, il prend vie, et la grammaire devient un acheminement vers l'art d'écrire.

Ainsi, tout en restant dans le cadre d'un enseignement pratique et immédiat, la grammaire pourra se définir, grâce à cette méthode active, une science d'observation des faits linguistiques dans la lecture attentive des auteurs. C'est dire l'importance des manuels de Souché et Lamaison.